

texte de Paul-Emmanuel Odin
février 2013
suite à *La diffusion muette* de Dominique Petitgand
à La Compagnie, Marseille, 2013

la compagnie, lieu de création
19 rue francis de pressensé 13001 marseille

Paul-Emmanuel Odin
programmation artistique à la compagnie

Dominique Petitgand, Sans paroles

Dominique Petitgand nous bouleverse depuis toujours par ses raccords brutaux entre des sons, des silences, des musiques, et de la parole. Les paroles constituent dans son œuvre comme un promontoire intelligible et affectif puissant qui fait toute la puissance émotionnelle de ses gros-plans sonores. Les mots dits se nimbent d'une texture vocale qui en pénètre tous les recoins profonds, immédiatement. Paroles-paysages saisis dans leur être intime, jetées dans un dehors qui est vibration matérielle du corps avant-tout. Et ceci, tout près, tout près de nous, dans une proximité monstrueuse, fantastique, comme si nous étions seuls face à l'immensité d'un mot, déployé avec des ailes d'une envergure terrifiante. La parole a été, jusque là chez Dominique, le socle de cette apparition éblouissante, d'un être qui parle et d'un sens qui retentit mystérieusement, à l'intérieur d'une texture émotionnelle d'une densité énigmatique.

Comment, de là, Petitgand est-il encore parvenu à franchir un nouveau pallier, aussi obscur, aussi sombre et terrible que son dernier disque, *Mon possible*, dans lequel il a d'ailleurs pioché de nombreux morceaux pour sa diffusion de hier soir à la compagnie ? En proposant, et c'était inédit, l'écoute de morceaux qu'il a sélectionné parce qu'ils ne comportent pas de paroles intelligibles. Comme il le dit, il a supprimé l'essentiel de son travail.

Il a donc présenté un ensemble où ne retentissaient que sons, bruits, musiques, soupirs, râles ou spasmes, voix inintelligibles, souffles, respiration, halètement... La suppression de la parole, de tout ce qui relève du sens émanant des mots (le processus secondaire de la signification linguistique dans ce qu'elle a de complexe), n'entraîne pourtant pas du tout l'absence de présences humaines dans l'écoute. Nous entendons tout à coup une humanité parlante dans un univers sonore où là, plus personne ne parle. On sent alors comme jamais que la parole a été là, ou sera là, avant ou après ces rires, avant ou après ces souffles. Mais nous ne les entendons pas. Nous entendons donc ces interstices se déployer, nous envahir parce que tout à coup plus aucun sens ne retient leur horizon : nous sommes dans une multitudes de signes prélinguistiques liés à des bruits, des rumeurs, des trames sonores machiniques, et tout ceci ne se sépare pas dans notre tête de la présence humaine, et des paroles que nous ne pouvons nous empêcher d'associer à ces présences, même si nous ne les entendons jamais.

Le relief n'est jamais aussi contrasté que lorsque des précipices de silence, des absences redoutables, marquent la composition de cette façon aussi tranchée. On dirait que toute une misanthropie esthétique, insupportable, essaie de balayer le poids de l'intelligibilité des mots pour nous dire : plus de mots, assez de leur sens, écoutez donc la matière sonore dans ses fibres insaisissables ! Assez du langage humain qui découpe dans le réel en le manquant ! On est descendu, avec cette soirée, dans les tréfonds d'une humanité où la conscience oscille entre ce qui reste accroché aux paroles et ce qui glisse, dérive, explose de façon incessante autour d'elles.

Les paroles ne sont plus là, mais ce que cette soirée montre c'est qu'on ne se défait jamais tout à fait de leurs spectres. C'est là la hantise dont ces sons sont le tourment, touchant ces zones souterraines de l'inconscient comme si Petitgand était descendu dans la cave de la maison de *Psychose*, en deçà du rez-de-chaussée où opère le moi, en deçà du surmoi qui intervient depuis le premier étage. Ce monde n'est pas tant présymbolique qu'asymbolique, les sons coexistent avec un symbolique barré, et là nous sommes terrorisés par ces effets de frontière dissoute et par cette menace où tout à coup tous les signes seraient détruits parce que les mots ne raccrochent plus aucun ordre. Le chaos gronde, emportant soupirs, bruits de moteurs, débris du monde et du sujet. L'être-parlant que je suis est alors saisi par ce qui le clive, et puisqu'il ne se détache pas des spectres de la parole même quand elle n'est plus là, il touche leur envers et leur dehors. Le corps de la lettre est tout à coup plus matérialisé parce que la lettre est oblitérée, absente, gommée. C'est un gouffre d'intuitions sinueuses, vivantes, qui prolongent indéfiniment des perceptions parcellaires, qui se mêlent à des fragments dont les éclats tranchent directement notre corps. C'est ça, ces sons, sans parole, tranchent directement dans notre corps émotionnel, dans notre matière-mémoire.